

FRANCOPHILES

A DES ÉTRANGÈRES, MES HOTESSES

Si la forêt a toujours une branche
Pour abriter l'aile des tourteraux,
La ville assez de toits où se retranche
Le peuple gîteux et fou des passereaux ;
Si la fontaine à leur soif donne l'onde
Et le hasard, le mil de leurs repas,
Aurais-je, moi, dans ma foi plus profonde,
Douté de Dieu, de vous ! Je n'osai pas !

Venant à vous, pauvre enfant de la France,
J'avais besoin d'amour plus que de pain ;
Je brûlais qu'on me parlât d'espérance,
Qu'on m'accueillît et me tendît la main.
Le pain s'achète et se mange à mon âge
Où la faim fait bons les maigres repas,
Mais la bonté n'est point en étalage ;
Où la reçoit, on ne l'achète pas.

Et si parfois près de vous je m'oublie,
S'y z aveugle ; il m'est si confortant
De parler comme on parle en ma patrie,
Il m'est si doux de me croire un enfant.
Comme autrefois, d'avoir, ainsi qu'en France,
Une mère et des cœurs m'aimant tout bas,
Autour de moi de faire l'oubliance,
D'être étranger et de ne l'être pas.



LEQUEL CHOISIR ?

Marguerite R... a vingt ans. Elle habite la campagne ; elle y est née et préfère à toute autre cette vie à demi rustique, à demi familiale qui a été la sienne depuis le jour de sa naissance. La grande ville l'effraie. Le monde lui fait peur ; mais, dans cet effroi et dans cette peur, il y a un sentiment de curiosité mal défini qui la fait songer secrètement à ces mystères de la vie mondaine, toujours rêvés, mais jamais en revus.

Un jour, peut être dans sa famille, dans un salon ami, dans une fête champêtre, je ne sais où, elle a aperçu un gentleman, probablement un Montréalais, beau parleur et à coup sûr ensoleur pour une pauvre enfant sans expérience et sans connaissance de la vie.

Il lui a parlé et monté la tête en lui faisant entrevoir un mirage qui ne pourrait jamais devenir une réalité ; et, quelques jours après, quand l'affaire ou le plaisir qui l'avait amené dans le pays qu'habitait Marguerite ne devait plus l'y retenir, il est parti, insouciant, sans se préoccuper ou se souvenir de ce qu'il avait dit à la pauvre fille et se douter des ravages qu'il avait fait dans ce cœur innocent, qui s'était ouvert à la première parole d'amour.

Elle avait dix huit ans ! — Elle a pleuré, a maudit la destinée qui lui enlevait toutes les illusions et les bonheurs de la vie, et elle s'est dit, avec le plus profond désespoir :

— Je ne me consolerais jamais ! ...

Dans le même village, habitée par la famille de Marguerite, vivait aussi une autre famille, plus riche que celle de la jeune fille. Elle se composait de deux vieillards, le mari et la femme, et d'un fils qui, habitué à vivre dans l'isolement avec ses vieux parents, avait donné toute sa vie à l'étude et au travail.

Les deux familles se connaissaient ; mais elles avaient entre elles aussi peu de relations qu'il est possible d'en avoir dans un village, où la vie quotidienne amène chaque jour quelque rencontre entre les habitants.

Le père et la mère, très vieux, sont venus à mourir.

Ils ont laissé leur fils, âgé de trente-cinq ans environ, paraissant plus vieux que son père, livré seul à ses livres et à ses domestiques, qui mènent

la maison et les affaires, sans que le pauvre homme en prenne soin.

Un jour, une difficulté de voisinage amena le vieux garçon chez les parents de Marguerite. Il connaissait à peine la jeune fille, qui n'était toujours pour lui que la petite voisine qu'il avait aperçue, il y avait bien dix ans, son panier au bras, se rendant à l'école chez mademoiselle, qui lui enseignait la grammaire et la géographie.

Mais Marguerite avait dix-huit ans, elle était jolie et on le lui avait déjà dit, ce qui est toujours une force pour une femme. Et le vieux garçon, qui n'avait jamais senti qu'il avait un cœur, s'est aperçu en voyant cette fraîche enfant...

Elle le regarda, elle, comme elle aurait regardé maître Thomas ou maître Pierre, venant apporter un sac de pommes de terre à la cuisine.

Malgré cela, le pauvre garçon, qui se savait riche, et qui savait aussi que la fortune est l'une des plus grandes forces de ce monde, se persuada que, malgré sa tête dénudée et son dos courbé par l'habitude de lire toujours dans les livres, les parents de Marguerite se trouveraient heureux de lui donner leur fille...

Elle, la petite fille, qui ne connaissait encore rien de la vie, ouvrirait des yeux étonnés et ravis devant cette perspective de devenir la maîtresse de ce logis, le plus confortable du village, et d'être la plus grande dame du pays, commandant à beaucoup de serviteurs.

Si cette histoire était un roman, j'aurais dit peut être, qu'en se voyant vieux et laid devant cette enfant belle de jeunesse et de santé, le brave garçon honteux de son amour, aurait eu peur et n'aurait osé rien avouer ni à Marguerite, ni à sa famille... L'amour vrai est quelquefois si timide ! ... Mais je raconte les faits tels qu'ils se sont passés

La demande a été faite et acceptée. Mais acceptée pour quelle époque ? Quand Marguerite consentira-t-elle à mettre sa main dans celle du malheureux qui l'attend et qui, chaque jour, cherche à lire, dans les yeux de sa fiancée, le bonheur ou le malheur de sa vie ?

Peut être pense-t-elle encore à l'autre, à celui qui, il y a deux ans, lui a dit aussi le premier quelle était jolie ?

Que feriez-vous à sa place, vous, jeunes filles qui me lisez ?

Garderiez-vous pour cet inconnu, pour cet amant d'un jour, un souvenir qui, un instant, a passé dans votre vie, ou tendriez-vous une main presque maternelle à cet homme déjà mûri par une existence tristement déflourée par la solitude et l'étude ? ... Il n'a aucune des beautés, ni aucun des prestiges que donne la jeunesse ; mais il a un cœur qui aime, et peut être paiera-t-il en amour et en bonheur le sacrifice que la jeune fille, brillante et belle, fera pour le brave garçon, déjà vieux, qui ne lui demande, pour la rendre heureuse, que de mettre sa main dans la sienne ?

Telle est la question qui vient de m'être posée par l'une de mes amies. Je vous dirai peut être un jour quelle aura été sa décision. En attendant, je souhaite qu'elle me comprenne.

CATHERINE PARR

DECOUVERTE SCIENTIFIQUE



Le monde des savants vient d'être vivement ému par une théorie nouvelle tendant à expliquer un grand point de la physique moderne, et il est tout probable qu'il va s'opérer un complet changement dans la manière de considérer un des grands travaux de la nature.

Il s'agit de la formation de la neige. La neige, selon cette théorie, ne serait rien autre chose qu'une espèce de métamorphose des pétales des fleurs que les vents impétueux de l'automne emportent à travers l'espace infini.

C'est un jeune homme qui n'a plus de vingt-cinq à vingt-six ans, mais d'un esprit observateur et perspicace, qui vient de doter ainsi la science d'une découverte aussi importante.

Voyez en quel style clair et précis, le jeune physicien en question, E. Z. Massicotte, raconte les circonstances étranges où il fut l'heureux témoin des mystérieuses opérations de la nature.

« Comment cela se fit-il ? dit-il. Je ne sais. Toujours est-il que j'étais en compagnie d'un être céleste ayant la beauté particulière aux étoiles.

« Je marchais sur une route d'azur, bordée de forêts vertes. Ça et là, dans les éclaircies, apparaissaient des habitations de marbre rose, d'une élégance suprême.

« Dans cet étrange pays, inconnu des mortels, la gamme joyeuse des couleurs tendres semblait seule admise.

« Des brises sonores semaient dans l'atmosphère parfumée une musique aux douceurs délirantes.

« Muet d'étonnement, j'allais toujours.

« Soudain, je poussai un cri d'ébahissement infini ! Devant moi s'élevait une montagne haute comme l'Himalaya, mais si éblouissante de blancheur qu'on l'eût dite d'albâtre ou de carrare brillant.

« Cette montagne titanique était faite de pétales de fleurs. On y voyait le gentil muguet, la rose immaculée, le lis pur, la suave immortelle, la marguerite amoureuse, l'ornithogale hautain, l'odoriférante tubéreuse, la mignonne perce-neige, la douce paquerette, le nénufar grave, la plantureuse boule-de-neige et tant d'autres.

« Pourquoi ?

« Mon compagnon lisant dans ma pensée, répondit :

« — Le Créateur ne laisse rien perdre sur votre planète, Terre. Chaque année s'épanouissent d'innombrables fleurs blanches. Ces fleurs, après avoir servi aux humains, se répandent en pétales que la brise emporte. Des messagers divins les recueillent, les entassent ici, et, quand l'automne a fait sur votre globe son œuvre dévastatrice, Dieu, de ses larges mains, sème ces pétales *virginaux*, et votre monde revêt sa toilette d'innocence.

« — Alors les neiges ? ...

« — Les neiges sont les pétales des fleurs mortes. »

Si tel est le cas, les gouvernements modernes, dans leur prévoyance habituelle, pourront facilement vaincre la rigueur des hivers : il suffira de défendre, sous peine d'emprisonnement à perpétuité, à toute personne majeure et capable, la culture des fleurs, mais, bien entendu, de celles seulement dont les pétales sont blancs ou *virginaux*. M. Massicotte nous en donne généreusement une légère énumération.

Comme on le voit, de cette savante théorie découlent des conséquences imprévues qui peuvent facilement changer du tout au tout les grandes données de la physique moderne.

Les savants de toutes nuances et de tous pays feront donc œuvre humanitaire en s'occupant sérieusement de la chose, et nous prions les journaux de leur ouvrir généreusement leurs colonnes pour la libre discussion d'une si importante découverte.

On annonce que M. E. Z. Massicotte donnera, à ce sujet, une brillante conférence dans la salle du Windsor. Il est certain de convaincre l'auditoire et de lui faire partager ses opinions sur un point si délicat.

Mes sincères félicitations au jeune et brillant physicien.

Germain Deaulieu

Certains menteurs disent quelquefois la vérité : c'est pour faire avaler leurs mensonges. — ALPH. KARR,

Nous devrions avoir une foule de monuments historiques, car c'est ainsi, souvent, que les masses apprennent à connaître leurs héros et les raisons, pour lesquelles elles doivent être fières de leur race. — E. Z. MASSICOTTE,